

PERPETUONS

1

Ecole Militaire des Cadets

Card-1-0
Robberson
~~Robberson~~

Il a été tiré de cet
ouvrage 25 exemplaires
numérotés de 1 à 25

Notre Défense

Face aux affirmations de ceux qui ont voulu éteindre la France, les calmes paroles du Général de Gaulle éclairent notre confiance.

A entendre les discours de Vichy et à lire la presse parisienne la foi du pays avait quitté tous les Français depuis longtemps. A suivre leurs allégations on aurait pu s'étonner qu'il y eût encore une France souveraine après 1935.

Petit à petit cette propagande, qui s'appuyait sur la défaite, exaltant les qualités de chacun mais accablant l'incurie de la collectivité, rongant l'âme désorientée de l'homme de la rue, réussit à pénétrer quelques esprits ; puis chacun pressé de reconnaître ses erreurs prétendit porter ses responsabilités. "Je suis coupable, nous sommes tous coupables," entendait-on. "Chacun doit porter ses erreurs" proclamait une quantité grandissante d'affamés de contrition. De là à les persuader que tous les Français avaient poussé la roue de la catastrophe, de là à traiter le peuple français de décadent, il y avait peu et les propagandistes nazis franchirent rapidement cet espace. La vie facile, les plaisirs et la négligence furent les grands motifs de l'orchestration ; le confort et l'amour des plaisirs raffinés passèrent subitement pour des extrémités affreuses vers lesquelles notre peuple décadent tendait les bras. Le "Ministère des Loisirs" permit des chefs d'œuvre de vitupération et sans doute la radio et la presse finirent par faire rougir de honte un brave bourgeois au souvenir de vacances un peu luxueuses qu'il avait longtemps désirées et qu'il avait dégustées avec délices.

Les choristes mirent quelque temps à trouver la grande orientation de leur musique. Les hommes mûrs ne pouvaient être accusés de dilettantisme et de mollesse. Ils avaient fait 14-18 et les avaient battus. Les vieux étaient hors de cause, le monde avait changé depuis leur jeunesse, et maintenant ils n'entraient plus dans le jeu—Alors ? C'est notre génération, celle née de la guerre à laquelle ils s'attaquèrent.

D'abord il était bien normal que nous fussions imbéciles et mous, car nous avons été conçus au moment de la grande détente et nous avons fait nos premiers pas dans "l'indescriptible période de relâchement" qui avait fait suite à la guerre. Ensuite, eh bien, il y avait la facilité de notre enfance, la prospérité, les beaux jouets, les automobiles, la légèreté des mœurs, le jazz

Lorsque la nécessité s'était présentée de défendre leur patrie, ce pays pour lequel leurs pères avaient souffert et dont ils avaient vu les blessures et le deuil

. . . ce qui était arrivé : "Ils avaient tous fui . . ." "Notre génération se partageait en viveurs et en pâles intellectuels . . ." Ces phrases n'étaient pas uniquement l'œuvre des Allemands mais ceux de Vichy renchérirent et la Légion nous montrait du doigt et nous faisait honte.

Je me souviens d'un jour où j'essayai de faire comprendre à un acharné contre nous, en particulier les étudiants, que nous n'étions pas dans l'action qui avait décidé du Pays. "C'est entendu, et éternellement la jeunesse devra garder à votre génération grande reconnaissance d'avoir repoussé l'ennemi après quatre ans de luttes héroïques." Mais comme ils avaient pris la victoire à leur compte ils devaient accepter le poids de leurs votes, de leur opinion et de leurs erreurs. Nous, nous étions leurs élèves, leurs apprentis, leurs disciples, nous étions leur travail et nous aurions pu leur reprocher ce qu'ils avaient fait de la paix après la victoire. C'était nous, la jeunesse de France, vaincue, prisonnière, sans liberté de penser, d'écrire et d'étudier. C'était nous qui étions privés de pain, de joie et de soutien, qui avions maintenant le droit de parler ... Zazouisme et intellectualisme édulcoré—c'étaient leurs seules réponses, comme si la mode et le snobisme n'étaient pas de tous les temps. Et pourtant ces réponses venaient d'hommes qui nous poussaient à lâcher pied et pour qui celui qui n'admettait pas la capitulation était un traître.

Si dans nos cœurs la confiance n'a pas faibli c'était qu'entre nous la foi vivait et que la flamme se communiquait.

Demain lorsque l'angoisse sera dissipée, lorsque la paix de la victoire alliée nous permettra de souffler et de regarder en arrière, alors on pourra juger notre génération et j'en suis sûr lui rendre justice.

La France aura continué en nous comme elle continuait dans l'élan de la classe 1914 et comme elle continuera dans les générations à venir.

Nous aurons lutté autant que nos pères et contre des armes plus terribles : la trahison, le bourrage de crâne, contre la faim et le haillon. La guerre de ceux de vingt ans ne se sera pas livrée en pleine lumière, dans le panache et la gloire ; elle aura été une guerre souterraine d'abnégation et de sacrifice, une immense guerre anonyme contre un ennemi qui n'hésite devant rien. Ceux-là, de France envahie, et ceux qui par leur foi et leur esprit résolu ont gagné la lutte ouverte, témoigneront pour notre génération, mais sans doute au jour du retour de la paix ces témoignages seront ils inutiles.

LA FOURRAGERE BLANCHE.

PERPÉTUONS

11 Novembre, 1943.

Ceux qui viennent de France ne trouveront rien dans ces lignes qu'ils ne sachent déjà. Comme moi ils ont été pénétrés par l'atmosphère de ces jours de colère et comme tous les Français, frappés par le courage de ces milliers de jeunes gens qui, il y a aujourd'hui 3 ans, risquèrent leur bien le plus précieux pour que soit respecté le symbole de l'éternel héroïsme du peuple de France.

Je dédie ce récit aux étudiants parisiens tués à Paris autour de l'Arc de Triomphe le 11 Novembre, 1940 ; à ceux qui ont été blessés ; à tous ces jeunes gens qui connurent les cachots glacés des grandes prisons, à ceux qui ont été déportés et qui ont disparu ; Je dédie ce récit à tous les jeunes gens français pour qu'ils trouvent dans l'exemple de leurs frères la réhabilitation d'une génération dont l'ennemi a voulu briser l'élan.

Ce ne peut être l'histoire d'un jour, d'une petite révolte : c'est un jour sacré où la colère a été plus forte que la raison et le calcul c'est l'explosion qui a trahi cette rage longtemps contenue, c'est l'instant où la jeunesse a perdu son sang-froid pour retrouver ensuite le masque de rigidité dont elle ne s'est jamais départi depuis.

Sans arrêt de ce jour gris de Novembre, sans arrêt tous les jours gris et ensoleillés de ces trois ans, ils ont serré les dents et plissé le front. Ils se sont fermés à la joie et aux douceurs de la jeunesse. La grande peine les rongeaient et rien, hors cette souffrance, ne semblait les intéresser. Heureux ceux à qui les organisations ont donné le secours de l'action.

Aujourd'hui emmenés dans quelque lieu du Reich, dans une usine, dans une mine ou dans les granges cette résistance invincible est la raison de leur lutte pour la vie

Cette lutte constante du corps et de l'âme est la plus pénible que l'on puisse demander à la jeunesse de poursuivre.

Ceux à qui le courage, la clairvoyance et l'esprit de décision ont accordé de se battre ouvertement, simplement, avec des armes d'hommes guerriers ne doivent pas oublier, des jours comme celui-ci, l'héroïsme de leurs camarades des autres fronts. Ce devoir de perpétuer la reconnaissance en nos cœurs est une grande joie.

Perpétuons au sein de l'Empire et de nos communautés à l'étranger.

Perpétuons sous le toit de nos amis anglais ; ils partageront notre fierté et notre confiance comme ils l'ont toujours fait car ils sont ceux qui nous comprennent et nous aiment le mieux.

Que ce soit là la récompense de ceux qui ont élevé la lumière au-dessus des ténèbres.

* * * * *

Leur grand élan s'est brisé. La grande illusion est morte, maintenant que ceux qui restent vont payer d'une complète captivité ces quelques minutes de liberté. La chute est terrible. Ce fol espoir longtemps ruminé, ils ont pu croire qu'il se réalisait enfin et leur ivresse en avait déjà transformé la réalité.

Maintenant, groupés dans un coin de la cour de la Kommandantur du Grand Paris ils comprennent l'ampleur de cette illusion. Leur invincible foi s'est heurtée aux mitrailleuses et aux grenades et les grandes avenues ont été balayées par une vague qui marchait au pas, baïonnette au canon. Aucun ne pense à ce qu'ils vont faire d'eux ; simplement ils tentent de ranimer pour la joie qu'elle procure l'exaltation de la liberté.

Comme tous ceux qui n'ont jamais cessé d'être libres, ils n'avaient jamais apprécié cette faveur que leur avait octroyée le destin au jour où il avait décidé de leurs places. Les étudiants ne sont-ils pas les plus libres des hommes libres ? Ils se rappelaient, alors qu'on les obligeait à faire les cent pas entre les deux murs, les devoirs symboliques dont

les étudiants s'étaient toujours acquittés. Leurs prédécesseurs depuis Villon et ses amis, n'avaient cessé par leurs erreurs et leur enthousiasme de montrer le chemin. Eux qui pénétraient les pensées de leurs ancêtres, eux qui essayaient de comprendre l'Univers et ses lois, toutes les plates conférences d'histoire sur les révolutions, les agitations, et les étudiants meneurs de mouvements leur revenaient à l'esprit. Je ne crois pas que ce soit là un mince réconfort lorsque l'on sait représenter un des premiers mouvements de l'indignation française.

La cour est carrée, profonde, pavée d'énormes blocs sauf aux deux coins où végètent des plantes vertes. Un cordon de sentinelles se maintient contre les murs. Une seule grande porte à équipage donne sur l'extérieur. Elle est barrée par une mitrailleuse avec ses servants, puis par deux fusils mitrailleurs dont les tireurs regardent de temps en temps au-dessus de leurs armes ces jeunes gens aux vêtements déchirés, sales et grelottants dont les visages sont durs et butés.

Quelques-uns sont blessés, les Allemands ont refusé de les emmener, tout à l'heure sur l'avenue, avec ceux dont l'état est désespéré. Il y en a un grand qui se penche difficilement et qui avec un fixe-chaussette confectionne un garrot car sa jambe saigne terriblement. Un autre, soutenu par un camarade qui lui relève le front, vomit du sang. Son pardessus est déchiré dans le dos ; il y a une heure un coup de crosse l'a abattu sur la face. Parmi eux sont deux jeunes filles, très crânes, mais qui lorsqu'on les croise dans cette marche sans fin et qu'on les voit de près sont blanches et se cramponnent aux bras de leur compagnons, frères ou amis ; chacune met dans ses regards plus d'amour et d'encouragement, plus d'inquiétude et de rage. Le sous-officier interdit par de grands cris tout colloque ou tout arrêt dans la marche. Ils se croisent en se regardant et parfois en ébauchant une phrase qu'ils continueront à la prochaine rencontre.

Ils ne leur ont pas dit ce qu'ils allaient faire d'eux et les heures passent ...

A l'angoisse et à l'exaltation des premiers instants succède maintenant une sorte de lourd abattement. Les contusions se font sentir et les bouches sont terriblement sèches. Ils ont relevé leurs cols ils se sont arrêtés debout au milieu de l'espace libre, le sous-officier est parti et les sentinelles ne disent rien. Par petits groupes ils se mettent à parler : "Médecine, Lettres, Sciences Politiques, H.E.C." La présentation est rapide. Puis parce qu'ils sont deux, ils échangent leurs inquiétudes. "Ou va-t-on nous emmener ? Peut-être nous lâcheront-ils demain ? "

Dans de nombreux centres de l'armée ou de la police d'occupation la même scène se déroulait parfois agrémenté d'odieux simulacres.

A un groupe de prisonniers on déclare qu'un peloton arrive pour les fusiller. On les groupe contre un mur. Le peloton est là, il exécute un maniement d'armes, "En joue," commande l'officier : "Feu." Seul le petit bruit des percuteurs. Les Allemands rient très fort puis se retirent. Sous la menace du revolver on en colle d'autres au mur les mains en l'air pendant toute la nuit en proférant à leur égard des menaces très précises. Un grand nombre fut "passé à tabac" suivant des règles particulièrement brutales ; d'autres encore furent frappés méthodiquement avec le plat de la baïonnette. On en a raconté beaucoup. D'après ces exemples certains, rien n'est impossible.

La police française avait opéré, sur l'ordre des occupants, de nombreuses arrestations. La plupart ne furent pas maintenues par les agents, qui laissaient se vider leurs autocars loin de la zone agitée pour empêcher que leurs prisonniers pussent retourner là où ils auraient été infailliblement blessés ou repris, par les Allemands cette fois.

Tous, où qu'ils aient passé cette nuit de cauchemar, lorsque l'exaltation et l'enivrement eurent disparu, retracèrent en leurs esprits les événements de l'après-midi, ce pour quoi ils allaient payer, ce qu'aucun ne regrettait.

Les Allemands de Vichy avaient interdit toute manifestation sur la voie publique : sur quoi de zélés personnages

avaient, par une circulaire, étendu cette mesure à toutes les cérémonies à l'intérieur des établissements de l'Etat. Des rassemblements devant les monuments commémoratifs des grandes Facultés ou des grandes Ecoles, effectués grilles fermées auraient sans doute rallié tous les étudiants intransigeants mais soucieux de garder une face résignée pour ne pas laisser soupçonner leur véritable opinion et ne pas gêner la naissance des mouvements de résistance.

Le 9 les étudiants dans les halls et les couloirs se concertent. Le 10 il est certain que leurs lycées, leurs écoles et leurs facultés seront fermés. Ils apprennent que les Allemands ont décidé de ranimer eux-mêmes la Flamme le lendemain. Il n'était plus la peine de rien dire et aucun raisonnement n'aurait pu arrêter la décision prise par des milliers d'esprits héroïques.

Lorsque le jour s'est levé, lorsque l'heure des cours fut passée et que les familles réunies eurent parlé avec gravité chacun savait que la colère allait éclater. L'étudiant spiritualiste et intellectuel allait s'élever aujourd'hui contre la force et l'aveuglement que cet été lui avait révélés.

Bien que la patience, une fausse acceptation eussent été la meilleure politique, et chacun savait cela aujourd'hui, l'esprit de calcul tombait devant une rage sacrée : expression d'une conviction qu'ils n'avaient pas encore appris à dissimuler.

Ce fut une matinée de fleurs ; même en ce jour les femmes et les jeunes filles n'ont pas pensé que la violence et les cris étaient leurs armes. Par milliers, en silence elles ont recouvert la dalle de l'Arc de Triomphe et le monument de Clémenceau.

Si on a parfois pensé que ce monument était un trop mince hommage au Tigre, il prit un visage nouveau. Le petit rocher surgissait des bouquets tricolores et cette vague de fleurs couvrait une grande étendue autour du monument. Au milieu du jour l'on ne pouvait plus déposer son bouquet que sur le trottoir et le cercle était maintenant très grand des gens qui regardaient le masque invincible de l'homme penché en avant luttant contre le

vent éternel qui rend sa marche difficile. Place de l'Etoile chaque passant traversait les voûtes de l'Arc de Triomphe et les fleurs formaient un énorme hémicycle protégeant la flamme dansante.

Les fleuristes, dont les petites boutiques de bois sur les grands trottoirs circulaires étaient encore ouvertes, confectionnaient rapidement de petits bouquets aux couleurs symboliques. Dans le silence la longue queue avançait lentement et la précipitation était telle, les mains tremblaient parfois si fort, qu'il parut plus d'une fois superflu et déplacé de payer.

La police était alors faite par les Français ; les agents recommandaient seulement de circuler car un grand attroupement pouvait être le prétexte que cherchaient depuis le matin les inspecteurs Allemands, prétexte pour mettre un barrage et interdire l'accès. Jusqu'au début de l'après-midi, sans arrêt, sans arrêt depuis les premières heures du jour la foule défila en silence et en ordre. Il n'y a pas de Parisien qui ne réussît à trouver au milieu d'une matinée chargée de travail comme les autres, le temps de passer à l'Arc de Triomphe. L'Avenue était animée mais jusqu'à 15 heures rien de plus qu'un dimanche matin de paix. A cette heure, du métro et de toutes les rues avoisinantes commencèrent à déboucher les jeunes gens de Paris. Il y avait une grande majorité d'étudiants. Ceux -là, on pouvait les reconnaître à leurs livres ou encore aux insignes de Facultés qu'ils avaient encore le droit de porter. Il y en avait même qui arboraient la faluche ; Droit et Médecine, violet et rouge. Il y avait aussi ceux qui avaient déjà un métier. Ils étaient moins nombreux simplement parce qu'il n'avait pas été possible à tous de se rendre libres l'après-midi de ce 11 Novembre de travail. Ceux que l'occupation habituelle retenait avaient compté sur les étudiants et le soir, lorsqu'ils jugèrent leur conduite, les ouvriers et les apprentis pensèrent que ce qu'ils avaient fait était bien.

A 5 heures il devenait impossible de circuler dans l'avenue et la police ne savait que faire ; à part quelques commissaires de quartier tremblotants et serviles qui

livrèrent dans la nuit les jeunes gens arrêtés aux Allemands, les agents et leurs chefs firent leur possible pour éviter l'irréparable et les arrestations par les occupants.

Ils virent grandir la manifestation et sentirent venir l'inévitable. Pour empêcher ce dénouement tragique, héroïque mais fou, paternellement ils parlaient à tous "Allez-vous en, rentrez chez vous." Ils n'insistaient jamais car le regard de celui qu'ils interpellaient était suffisamment éloquent et à leur place leur attitude eût été la même. "Alors, eh bien, dispersez-vous .. ." Mais ils savaient l'absurdité de cette recommandation, étant donné que personne ne voulait partir et que les coudes se touchaient. Les incidents éclatèrent petit à petit, partout, sur l'Avenue, à la Concorde, à l'Etoile, dans les rues avoisinantes et dans les établissements publics.

Le premier signe d'énervement fut le pillage froidement exécuté du siège du "Parti National-Collectiviste" de Clémenti, dans l'immeuble de l'ancienne cantine britannique. Les adhérents de ce mouvement saluaient à la nazi (cela signifiait, paraît-il, "je viens à toi sans armes") et étaient les seuls Français de la zone occupée à pouvoir porter des armes à feu approvisionnées. Les agents évacuèrent les lieux, il y avait des pavés sur le grand comptoir "propagande" du fond, et les glaces des devantures se promenaient au milieu du trottoir. On faisait bien de nettoyer sa maison avant de toucher au jardin.

Des rixes éclatèrent alors que des membres de l'armée d'occupation tentaient de se frayer un chemin brutalement ou parce qu'ils voulaient empêcher le mouvement.

Chaque étudiant peut raconter le coup de poing avec les soldats allemands, les batailles avec les officiers et les groupes de militaires venus pour les défendre, chaque étudiant a crié : "A bas l'Allemagne," "Vive de Gaulle," et la voix de chacun enflait le chant immense qui engloutit toutes les clameurs, la Marseillaise, reprise par des milliers de poitrines, chantée avec toute la foi de cette foule immobile, les larmes aux yeux. Un temps, puis les mêmes hommes

têtes nues chantèrent le "God Save the King." On raconte l'épisode des gaules où des garçons marchant en tête de leurs camarades élevaient les cannes tandis que d'autres criaient "Vive . . . Vive de Gaulle, Vive de Gaulle," crié par la voix sourde des hommes, ou la voix incertaine d'un potache à qui la barbe commence à pousser.

Le plus beau fait de cette manifestation de colère, le plus symbolique et le plus héroïque fut le geste d'un balayeur de feuilles mortes, près du Palais de Glace. L'homme (un jour peut-être son nom sera connu), balayait ses feuilles. Sans doute avait-il déployé des prodiges de ruse pour être affecté ce jour-là à cet emplacement, qui sait ? Ce premier effort pour secouer les drains, cet éclat de colère, que personne malgré la raison ne put maîtriser, montait en lui ; l'arrogance des ennemis qui passaient, la honte de l'attitude de Vichy et la fierté de la France libre transformaient ce brave homme. Un officier allemand passe, le bouscule, le balayeur se retourne lève son balai, en assène un grand coup avec un "han" sacré puis devant l'ennemi droit, implacable qui ouvre son étui à revolver, il crache et fonce ... La bagarre devint rapidement générale car des soldats vinrent libérer leur officier. Le balayeur fut fusillé, les autres acteurs de ce rapide drame incarcérés. J'en ai vu un, un homme déjà âgé : "Mon sang n'a fait qu'un tour", m'a-t-il raconté, "Je suis vieux, ce devrait être le privilège des jeunes de se battre, pourtant, je suis entré dans la mêlée. Personne n'aurait pu m'en empêcher à cause de cela . . ." Et je regarde sa boutonnière ou s'éfilochent les rubans de la Croix de Guerre et de la Médaille Militaire. Voilà la colère de chaque Français en ce premier 11 Novembre d'armistice.

Six heures : L'atmosphère est très lourde maintenant. Déjà beaucoup de jeunes gens ont été arrêtés, la plupart par des agents ; quelques-uns emmenés dans des voitures particulières d'officiers. Aucune troupe n'est sur place ; on a l'impression qu'ils voudraient éviter d'intervenir.

Un officier sort de la galerie du grand immeuble de Prisunic. Il se dirige vers sa voiture stationnée sur le trottoir

il a beaucoup de difficultés car la foule est opaque ne met aucune bonne volonté à le laisser passer. Cette marée qui le submerge puis l'entraîne, le serre de toutes parts, le presse, cette marée, ce mouvement qui semble irrésistible, ces chants et cette résolution sur les visages, toute cette atmosphère le fait frissonner. Il a fait la Pologne sans doute, c'est un officier de chars, il a dévalé les plaines de France debout, la tête et les épaules hors de la tourelle pour aller plus vite. C'est un homme brave et aujourd'hui il a peur devant ces jeunes gens désarmés. Ceux qui sont tout contre lui le regardent mais ne font rien car il n'est pas agressif et semble comprendre. En vérité, il comprend et c'est pour cela qu'il a peur ; il comprend que lui et ses semblables ne parviendront pas à tuer la France et que de jour en jour cette voix qui chante se fera de plus en plus forte, que cette poussée de la foule se fera plus brusque et plus puissante et qu'un jour si leur force vient à faiblir ... ainsi la colère succède à la peur.

Les Allemands, le 11 novembre, interdirent les manifestations car elles pouvaient dégénérer ; devant cette grande foule si la peur ne s'était pas emparé d'eux, ils n'auraient rien fait car la politique alors consistait à être correct ; peut-être même auraient-ils renoncé à ranimer la flamme, mais ils virent en un éclair, la même foule organisée et ce que cet enthousiasme pouvait faire même sans armes ; et qui sait si quelques-uns dans la masse, perdus dans les groupes n'attendaient pas le moment prévu pour agir ? Ce sont les incidents et l'impossibilité dans laquelle la Police française se vit d'y mettre fin qui, à 6 heures du soir alors que l'on attendait la cérémonie à empêcher, firent prendre par les Allemands le service d'ordre à leur compte.

Les officiers malmenés entrevirent leur destinée et le sort que leur réservait le jour des libérations ; comme celui dont je parle et qui sortait de l'immeuble du passage de la Boétie, ils rejoignirent leurs voitures en serrant les poings et en devenant brutaux.

La foule l'écrase plus encore car sa voiture est basse, les gens passent le long du marchepied, du capot, les enfants

font glisser leurs mains sur les ailes et sur les phares ; un groupe silencieux stationne les jambes contre le parechoc ; derrière quelqu'un a posé des livres sur la malle et il y a un imperméable sur la roue de rechange ... Devant l'immeuble de Prisunic un grand coup de klaxon et une longue voiture grise démarre de toute sa puissance, des cris, le vide se fait des gens trébuchent, le bord de la foule les tire en arrière, la voiture passe en deuxième, elle tourne une fois, deux fois, il y a un jeune garçon étendu, du sang autour de lui. La voiture en troisième se dirige droit maintenant vers la chaussée, alors la fureur éclate; à la stupéfaction succède l'élan de la colère ; quelques pavés retombent, tordent une aile, défoncent le toit, et lorsque les roues atteignent le macadam de l'avenue une vitre vole en éclats ... puis la foule se penche sur l'espace laissé vide tout à l'heure ; le petit garçon tué ne bouge plus. Les mâchoires se serrent et payent pour lui ces deux soldats qui sortent d'une brasserie, ce petit sous-officier ; payent pour lui, pour le petit garçon tué qui ne bouge pas, tous ses ennemis, tous les hommes aux uniformes verts.

C'est lui, cet officier à la voiture longue et basse, lui ou un autre qu'importe ! C'est un homme hors de lui qui a provoqué le déchaînement de la violence et de la mort.

Les soldats vont remplacer les agents, le service d'ordre change de mains, il est un peu plus de six heures.

De leurs casernes, en ordre impeccable, les sections sortent. Leur pas martèle les rues puis les avenues. Les rideaux s'écartent et les habitants des immeubles, des pavillons, les commerçants savent qu'avec ce bruit le malheur est là, que ce soir après vingt-deux ans de 11 novembre de joie, la nuit tombera sur un jour de deuil. Leur pas martèle les rues, les avenues puis les places, la circulation s'arrête, ils passent. Les Parisiens regardent. C'est ainsi. Les mères pensent sans doute à leur fils qui est parti au début de l'après-midi, les hommes mûrs pensent à la guerre et ces pas martèlent leurs oreilles à les faire souffrir. "Viens, dit la mère, il sera peut-être rentré." Les Allemands traversent la Concorde et

montent. Les étudiants les regardent, s'arrêtent un instant pour voir, ils savent que tout à l'heure . . . "Tu vois, dit l'un d'eux, voilà pour nous." L'on voit sur l'épaule des hommes des premiers rangs le long cylindre régulièrement troué des armes automatiques. Le silence se faisait sur leur passage mais ce silence se remplissait du bruit de leurs pas.

Une longue série de camions descend et s'arrête devant le "Soldaten Kino" ancien Marignan. Personne n'entendit d'ordre ; lorsque la première section eut atteint la rue de Presbourg, les rangs se rompirent et la première rafale bouleversa l'air.

Les jeunes gens étaient venus de partout, le mot d'ordre n'avait pas eu besoin d'être donné. L'interdiction qu'on leur avait formulée de se recueillir et d'espérer les poussa à montrer à ce grand ennemi tranquille avec sa force invaincue que ses ordres deviendraient inacceptables, s'il voulait leur prendre l'Honneur. Payer tous les jours de privations, de rages retenues ; payer de biens matériels et de peines de sentiments cette première bataille perdue, on pouvait être sûr que tous les jeunes gens du Pays parviendraient à le faire ; mais profiter de cette victoire passagère pour leur arracher leur fierté et leur patrimoine, non, les Allemands devaient s'apercevoir que c'était impossible.

S'il n'y avait pas eu cette injure de la flamme ranimée par les occupants, personne n'aurait pensé à la violence et le mouvement, la grande protestation eût été calme et aucune brutalité n'aurait eu lieu. Mais le geste de trop avait été fait et ces milliers de garçons étaient là pour empêcher l'insulte. Les cœurs étaient gonflés et la foule formait un large front. Les têtes étaient hautes et les regards droits. La résolution était prise et les grands coups prêts. C'est sur ces poitrines unies à se toucher, dans ces corps droits et tendus, farouches et décidés que les mitrailleuses tirèrent. Elles tirèrent dans la masse, vite, vite.

Ils auraient submergé l'Arc de Triomphe, ils auraient pu déplacer le plus lourd navire, ils auraient pu faire chanceler le plus grand temple.... leur union et leur solidité se défirent,

disparus comme une forteresse de sable que la mer atteint ils ne pouvaient rien et cet appareil d'acier si peu important avait brisé leur élan sans limites. Le front est rompu, la force s'est envolée, ils ne sont plus que des victimes.

Instantanément toutes les enfilades, tous les passages furent occupés et battus par une ou plusieurs armes automatiques. Chaque terrasse de café fut gardée et les camions commencèrent à se remplir. Les rafales et les éclatements se succèdent, les coups sont calmes, bien automatiques ; les courses sont folles et les cris d'une horrible soudaineté. Puis le calme revint et la sentinelle put faire les cent pas l'arme à la bretelle, son pas claquant ferme sur la pavé taché de sang.

Le premier chargeur balaya la rue de Presbourg et les alentours. Les étudiants courent, les balles percent d'une ligne de trous le vernis neuf d'une voiture. Des éclats de pierre tombent des maisons. L'on se regroupe avenue Marceau, puis l'on regarde : l'avenue est déserte, absolument déserte, on n'a pas le temps de comprendre—Ils débouchent, le tireur se couche derrière un trottoir, les éclairs. Le mouvement rapide du lanceur de grenades, le bruit est différent et puis une énorme poussée.

Les grenades ne vont pas loin mais le tir du fusil mitrailleur aplatit là-bas à cent mètres ceux qui essaient d'échapper. Le terrible est que toutes les portes cochères sont fermées, sans doute sur ordre ; dans les embrasures, derrière un arbre, ceux-là restent debout. Alors que les armes et leurs servants ne bougent pas, les soldats avancent à grands pas sur toute la largeur du trottoir, baïonnette au canon . . . leurs pieds se posent près des têtes affalées sur le sol, leurs bottes sur les vêtements étalés.

Ceux qui capables de marcher refusèrent de descendre les cinquante mètres de l'avenue jusqu'aux camions les mains en l'air reçurent un coup de poing sur la nuque tel qu'on en assène à une bête et revinrent à eux dans le camion.

Ils attendirent que la voiture fût pleine et virent passer ceux que l'on portait et les corps que l'on transportait. Un garçon attirait l'attention d'un officier au regard féroce sur

l'état de ce petit brun qui est là, blanc comme un linge, et dont le tibia traverse le pantalon. C'est épouvantable à voir, la tête brune roule sur une épaule et le corps affreusement petit et blanc est descendu. L'Allemand claque violemment la ridelle, crie un ordre et la voiture démarre à toute vitesse. Ce groupe de camions est gardé, par des soldats en kaki, brassard rouge à croix gammée, et mitraillette à la hanche. Premier contact avec la Gestapo.

Lorsque les clameurs ou les cailloux sont trop nombreux, ils foncent sur le trottoir et ramènent devant leurs armes ou à bout de bras ce glorieux butin de razzia ; les camions se remplissent. Un groupe traverse l'avenue au pas de course, atteint le trottoir subitement éclairé et happe les moins rapides.

Ainsi au milieu de ce trouble qui avait succédé au choc les ennemis frappèrent la foule désorientée.

Les camions se remplirent les uns après les autres. Les heurts s'éspacèrent. Les poitrines une à une se turent. Les hommes avaient la gorge serrée. La vague, la grande vague s'est retirée.

L'avenue et la monumentale place se vident, la nuit tombe, les étudiants et les hommes rentrent ; pas tous. Les portes se referment sur les foyers et l'angoisse vient s'installer au sein des familles.

Les Allemands ne donnèrent aucune liste des gens arrêtés ; seules les familles des morts furent averties.

Dès l'aube du 12 Novembre Paris connaissait le dénouement tragique de cette réaction. Paris savait qu'il devait porter le voile mais les Français avaient compris que grâce au sacrifice des jeunes gens, l'âme du pays était plus vivante que jamais; en ce matin du 12 Novembre l'orgueil et la joie se sont emparés des habitants de la grande cité. Tous savent ce jour-là que la journée de la veille passera dans l'histoire et que ce sera là un des symptômes de la vivacité de la résistance. Tous, même ceux-là au visage consterné dont les fils ne sont pas rentrés hier soir.

Alors qu'au milieu de cette nuit qui vient de finir, ils décidaient d'abandonner les recherches et d'accepter l'idée de

la disparition, alors que les parents cessaient les coups de téléphone aux camarades qui ne voulaient pas dire que le feu avait été violent, au milieu de cette nuit eux attendaient toujours, sous la pluie qui tombait depuis une heure, debout au milieu de la cour de la Kommandantur où les camions les avaient déversés.

Un rais de lumière perce maintenant cette obscurité à travers laquelle ils avaient fini par tout voir. Des commandements, un homme en civil est là avec le sous-officier il traduit ; "Mettez-vous par deux, Mettez-vous par deux" hurlet-il. Lentement chacun sort de sa torpeur. Les pardessus et les vestons sont transpercés et lorsque l'on fait un mouvement le tissu glacé glisse sur la peau et l'on ne veut pas grelotter parce que le regard scrutateur de ce sous-officier ne vous quitte pas.

Encadrée, cette triste colonne monte les marches qui naissent sous le porche et s'engage dans un long couloir incroyablement lumineux. Les premiers trébuchent un peu, éblouis. Peut-être s'étaient-ils endormis. Ils avaient certainement cru en leur rêve. Cette lumière qui crève les yeux, la brutalité de la sentinelle qui les empoigne et les jette en avant est une affreuse réalité dont on ne peut douter.

Que le tapis rouge est beau et moelleux ; à leur approche les portes s'ouvrent de droite et de gauche. L'immeuble contient à la fois des bureaux et des salles de club. Le rez-de-chaussée, qu'ils traversent en laissant derrière eux une grande traînée de boue, offre de confortables fumoirs et de silencieux salons. Les officiers sont un instant distraits.

Ils regardent, ils sont heureux et confortables lorsque cette image les frappe ; à voir passer les étudiants de Paris, prisonniers et droits, leur visage change car les garçons sont aussi braves qu'eux et, sincèrement, ils croyaient cette France-là morte.

La colonne atteint deux portes qui s'ouvrent et on les fait s'asseoir sur tous les sièges de cette salle qui est indéniablement une salle de conférence. Personne n'est assis derrière la table au tapis vert, contre le mur il y a 3 S.S. armés de

mitraillettes. Ils attendent un peu puis l'interprète leur dit que trois officiers supérieurs vont venir et qu'ils doivent se lever. Le plus vieux est colonel, il parle lentement en Français.

"Vous êtes en état d'arrestation."

Certains ont imaginé que les Allemands se contenteraient de leur faire un discours moralisateur. Le cadre s'y prêtait.

"... en vertu des réglemента établis par l'armée d'occupation..."

Le silence est écrasant, puis un fracas dans le fond de la salle, des chaises sont tombées. Il y a un craquement de bois. Les garçons se sont retournés et ne bougent plus pendant que l'on emmène celui qui est tombé. Il a reçu un coup de baïonnette dans le côté ; il vient de s'évanouir. Alors que deux soldats allemands le portent sur manteau s'ouvre, sa veste est déchirée, sa chemise est pleine de sang et colle à sa peau.

... vous allez être fouillés, vous serez ensuite interrogés." Une fouille avait été faite à l'entrée de la pièce et par l'intermédiaire de l'interprète le gradé avait demandé que les porteurs d'armes se dénoncent, cela valait mieux pour eux car si l'on découvrait des armes cachées, les détenteurs seraient fusillés. Personne n'avait d'armes, personne n'avait rien. C'était vraiment un jeu d'enfant et depuis quelques temps ils n'étaient plus des enfants. Si un motocycliste avait suivi un des camions, il aurait pu voir comment l'on se déleste .des tracts, insignes ou papiers compromettants. Les armes ? sans doute personne n'en avait eu, car quelle est l'utilité d'un malheureux revolver devant une mitrailleuse à qui il donne tous les droits ? Mais tous les revolvers auraient pu disparaître dans la terre épaisse où avaient été transplantées les imbéciles plantes vertes de la cour.

Il y avait aussi celui-ci qui passait en revue son portefeuille pour la dixième fois et qui avalait avec quelques difficultés sa troisième feuille de papier, C'était un long tract. Son voisin s'était chargé des pages 4 et 6.

La fouille cette fois était très minutieuse, l'homme qui vidait toutes vos poches, qui palpait vos vêtements et qui

analysait les chaussures n'était pas brutal mais le sous-officier, toujours le même, était d'un étrange méchanceté ; Par exemple les plus nerveux qui ne pouvaient empêcher des soubresauts et des grimaces recevaient d'énormes coups et des gifles à tomber . . .

Lorsque tous furent passés entre les deux tables qui avaient été rapprochées, la colonne par deux reprit forme et ils traversèrent à nouveau la chaude atmosphère des fumoirs et des halls tapissés de soie. Deux camions plus grands, qui pouvaient les contenir tous, les transportèrent dans une autre cour dont ils entendirent la lourde porte se refermer derrière eux. Où étaient-ils cette fois ? Celui qui avait vomi et celui qui avait la jambe criblée d'éclats étaient toujours là. Le petit avait perdu connaissance dans le camion et cela avait été très impressionnant car on n'y voyait rien, le véhicule chahutait et ses gémissements étaient sinistres. Tous ou presque passèrent ce soir-là par le siège de la Gestapo où les camions venaient de s'arrêter. Ils venaient de partout et furent répartis ensuite dans plusieurs prisons mais ils ont tous connu ce bar vert d'eau où l'on attendait avant de passer dans la salle des interrogatoires.

La descente du camion avait été brutale car tous hésitaient, aveugles de nouveau . . .

L'officier interrogeait, l'homme tapait à la machine. Pièces d'identité, "est-ce votre adresse actuelle . . . êtes-vous juif ?

Cette fois-ci ils sont encore plus serrés dans le camion. "Attention . . . il veut étendre sa jambe."

"Pousse-toi . . . "

"Je ne peux pas."

"Où va-t-on ? "

"Tu comprends l'allemand ; qu'est-ce qu'ils ont dit ?

"Rien, ils s'amusaient, ils ont demandé au noir s'il était nègre et puis ils se sont moqués d'un Israélite, celui à veste bleu déchirée ; ils l'ont insulté . . . "

Et le camion roule, il pleut ; parfois une goutte se détache de la toile et fait frissonner l'un d'eux.

"Qu'est-ce qu'il y a ?

"Rien, j'ai froid."

"Tiens, prends cette écharpe."

"Merci . . . Qu'est-ce que tu fais ?

"Physique et Chimie."

Parfois le camion ralentit, en ce moment il marche à pas d'homme. La même idée vient à tous les esprits. "Allons, essaye de soulever la bâche, tu peux ?

"Oui, ça va."

La bâche est détachée, elle claque dans le courant d'air et asperge les plus proches du bord. Le camion est en pleine vitesse ; ils se pressent tous.

"Attention à ma jambe."

"Pardon."

"Cà y est." Le moteur ne tire plus.

Celui qui se prépare à sauter tremble d'angoisse. Maintenant il peut. D'un coup il lance la bâche, son voisin la retient, il enjambe. Subitement un phare aveuglant; ceux de devant ne voient rien ; à l'arrière un autre a vu, il crie : "Attention, fermez, fermez." Il y a une bousculade, la bâche retombe. Un side-car suit tout près ; au moment où le conducteur a allumé son phare, l'homme du side a abaissé lentement son bras pour viser avec son revolver. Il n'a pas tiré. La bâche est retombée assez tôt. "Merci, mon vieux."

Eh bien, il n'y a plus qu'à attendre que ce convoi dans la nuit arrive à destination. C'est bien long !

Ils imaginent qu'ils ont quitté la région parisienne, rapidement ils se figurent qu'on les emmène dans un camp. Peut-être même est-ce vers l'Allemagne qu'on va les embarquer.

"Voyons, tu parles l'allemand toi alors ? Alors

Le camion est arrêté, un bruit de lourde porte, le camion avance, la porte se referme ; une grille s'ouvre maintenant, le camion tourne ils sont bousculés vers le coin, la grille se referme et enfin le moteur s'arrête. Le bruit de la moto-cyclette s'éteint à son tour. Mon Dieu, quel calme !

Une nouvelle grille encore : "Heraus, heraus ..." Cette fois c'est à grands coups de poings et coups de pieds qu'ils sont jetés dans le hall. C'est encore une grille après la porte. Le blessé de la jambe est resté assis par terre, courbé en deux, serrant son mollet dans ses mains, il lève la tête lentement, ou se trouvent-ils ? Maison d'Arrêt de la Santé. Règlement : ...

D'autres avaient été amenés à la prison militaire de Cherche Midi. Ceux-là furent battus d'une façon abominable. Un garçon qui en sortit, la mâchoire démise et complètement assommé m'a raconté qu'une chaîne de soldats les poussait au-devant d'un autre groupe et alors de droite et de gauche, les coups de pieds, de poings, les grands coups de matraques et de crosse dans le ventre pleuvaient assésés avec une brutalité incroyable. Lorsque les Allemands s'arrêtèrent plus un ne tenait debout. Il y en eut qui ne se relevèrent pas, pas au moment où il leur fallut gagner leur cellule, ni dans la nuit, ni le lendemain.

Le plus affreux pour tous était sans doute de ne pouvoir rendre ; la raison nous commande de recevoir et de ne pas répondre ; la raison, Dieu merci, est la plus forte. Les coudes restent collés à la poitrine et les mains sont ouvertes protégeant la tête.

Au Cherche-Midi ils furent mis par groupes dans de grandes cellules ou dans l'appartement désaffecté d'un gardien.

La prison du Cherche-Midi avait été mise à la disposition des Allemands. C'est là qu'étaient enfermés tous les Gaullistes tous les inculpés d'anglophilie et tous les condamnés à mort. Elle n'a jamais cessé d'être pleine depuis ce jour de Novembre.

A Fresnes une division avait été cédée aux Allemands lorsque leurs établissements personnels furent pleins. Une sentinelle allemande en gardait l'entrée. A la Santé une division avait été vidée de ses pensionnaires de droit commun, seuls les auxiliaires continuaient à y coucher. Sur chacune des portes comme à l'Infirmierie Centrale située

à côté de la Prison, à Fresnes, deux grandes lettres A.A. inscrites sur un carton indiquaient que le prisonnier "appartenait" aux autorités allemandes.

Ce fut une grande amertume pour ceux-là, debout dans le hall de la Santé, encadrés par des soldats à croix gammée que d'être livrés à des frères français. Ces grands enfants étaient devenus, en cet après-midi, des hommes qui avaient fait le sacrifice de leur vie à leur pays ; certainement ils étaient devenus des hommes car seul, un homme sait sacrifier sa vie à une cause.

La force par la colère et le sentiment de leur abnégation, leur était venue; à ce moment où ils avaient été jetés dans l'entrée de la prison ils avaient en eux le courage d'affronter le plus affreux des supplices et la condamnation la plus terrible, le courage était froid et calme. Il avait, après un petit moment de flottement dans le camion, remplacé l'exaltation et les nerfs. Ils s'attendaient en relevant la tête à voir implacable devant eux le pire de leurs ennemis, l'homme kaki au brassard rouge sang, les policiers assassins de la Gestapo.

"Allons, mettez-vous en ligne par un, tenez dans vos mains tous les instruments d'acier, couteaux, limes que vous possédez, montrez vos papiers, etc."

Le gardien récite son règlement.

Les Allemands regardent le Français traiter en criminels ses compatriotes héroïques qui ont lutté contre l'ennemi.

Les Allemands rient, le gardien continue : "Quand je passe devant vous, déclinez vos noms, prénoms, dates de naissance et lieux.

C'est ainsi que quelques minutes après sur chacun de ceux-là un Français a refermé la porte du cachot et contrôlé la serrure, sur chacun de ceux en qui chaque Français en ce soir de 11 Novembre de gloire devait avoir grande fierté et grande reconnaissance.

Leur condamnation par le gouvernement supprimait toute équivoque. Enfermés par les hommes de Vichy pour ce "crime" il ne pouvait plus y avoir de malentendu.

Seul un homme ce soir-là—je voudrais connaître et vous dire qui il est, mais je ne le sais pas—comprit leur détresse, l'horrible démenti en leur croyance que pouvait leur apporter leur emprisonnement dans les mains françaises. Ce fut un gardien gradé, grand, qui leur dit à chacun quand ils passèrent, une phrase. Les phrases qu'il pensait étaient longues, trop longues, car il ne disposait que d'un instant. Il mentait ; ceux qui montaient l'escalier le savaient ; pourtant lorsqu'ils furent seuls, les phrases de l'homme du bas de l'escalier parvinrent à leur cœur et refusant écouter l'esprit ils se laissèrent duper par ces mots de charité. La tristesse et la souffrance étaient trop grandes pour des apprentis. Peu d'entre eux s'aperçurent de la dureté de la paille et du froid qui entraît par les joints de la fenêtre et la fatigue était lourde et le jour devait revenir vite car peut-être avaient-ils été mis là seulement pour passer la nuit. "Les commissariats sont pleins, sûrement oui . . . pleins . . . la cruche . . ."

... La cruche ... les portes sont ouvertes. "Sortez votre cruche, dit le gardien. Allons, dépêche-toi, ajoute l'auxiliaire." Les blessés sont affreusement pâles ; "il faut demander la visite." Ce n'est peut-être pas la peine, vous sortirez ce soir ou demain . . . pas la peine."

Vers 11 heures la gamelle ; le guichet s'ouvre et claque. Enfin on les appelle d'en bas ; ils entendent cela, les oreilles collées au trou de la serrure : 80, 81, 82 ; ainsi, le numéro de cellule. Quel arrêt dans l'espérance : "Vos lacets de soulier, cravates, bretelles, ceintures, boutons de manchette.

Puis ils passèrent à la douche, au greffe . . .

Le soir tombe dans le cachot. C'est une pièce minuscule il fait un froid glacial. Les paroles des gardiens que l'on répète encore pour essayer d'y croire, aucun des prisonniers n'y accorde foi bien qu'ils sachent que ce serait un grand secours pour eux.

Il y a d'éternelles heures que la porte a claqué dans le dos et que les deux verrous ont été fermés. D'éternelles heures ? Non, deux heures, car la lampe est encore allumée.

L'impression la plus affreuse qui les abattit par terre ou qui les fit se mordre les poings, c'est celle d'abandon complet. Un silence épouvantable que rien ne vient rompre, la sensation terrible qu'on va vous oublier là, demain encore, la nuit, le jour d'après, les jours et les jours qui suivent. Qui cela gêne-t-il que vous soyez là ? Qui se préoccupera de vous en faire sortir ? Les heures ponctuées par une morne cloche sont interminables. La fin du jour n'arrive jamais lorsque la nuit arrive l'obscurité est redoutable.

Le froid tombe entre les murs glacés, le froid tombe à vous écraser.

Aux premiers jours passés dans l'attente succèdent les longues minutes de désespoir. La faim et cet abandon dans lequel semble vous laisser le monde vivant, l'indifférence qu'il paraît manifester persuadent qu'il faut admettre l'idée de la catastrophe.

Il ne faut plus attendre l'intervention miraculeuse sur laquelle ils comptaient tous au fond d'eux-mêmes, en dépit des mensonges répétés de tous ceux qu'ils voyaient et dont la servilité et la bassesse les écœuraient et ils finirent par les persuader que tout cela avait été inutile, qu'ils étaient oubliés et qu'ils étaient les seuls à penser ainsi. Il y en eut parmi eux pourtant, des privilégiés qui eurent connaissance de l'ampleur du bouleversement qu'avait suscité leur geste. Les Facultés étaient fermées jusqu'à nouvel ordre, la vie étudiante paralysée et certains maîtres changés.

Privilégiés ? Oui. Non pas que ces nouvelles fussent réjouissantes mais le mort de leur camarades avait donné le signe, c'était le témoignage de foi qui avait permis ces mesures qui rendaient à l'Allemand son véritable caractère : l'Ennemi qui rendaient aux Français leurs consignes l'abattre, et qui témoignaient aux combattants de la France Libre que le front intérieur était né.

Beaucoup ne surent rien, la plupart. Dans les cachots de la Santé, dans les cellules du Cherche-Midi, en attendant jour et nuit un signe des vivants, leurs visages se rétrécirent, leurs joues se creusèrent, leurs yeux s'enfoncèrent, ils

levaient le visage vers la lumière, vers les nuages du ciel dont ils pouvaient voir un coin ; ainsi tendus et le cœur dur comme du bois ils attendaient.

Des interrogatoires eurent lieu, travestis par de faux témoignages, des paroles compromettantes furent obtenues par la force et la contrainte. Suivant leurs âges et leurs dossiers, suivant les perquisitions et les occupations on décida de leur sort.

Ceux qui payèrent le moins restèrent enfermés ainsi plus d'un interminable mois, seuls sans aucun contact avec l'extérieur, seuls, effroyablement seuls ... et nourris presque uniquement d'un litre de soupe par jour et deux cents grammes de pain. Combien furent simplement blessés ? Combien sont restés estropiés faute de soins ou parce que la blessure était inguérissable ? Combien partirent pour la Silésie par le convoi du début de Décembre ?

Combien perdirent la vie en ce soir glorieux du 11 Novembre 1940, le Premier 11 Novembre d'occupation ?

Nous le saurons demain, leur nombre mesurera la grandeur du sacrifice et l'ampleur de l'union.

Ceux qui ont échappé aux balles et aux éclats, ceux qui échapperont aux prisons et aux camps se mettront à la tâche comme chaque Français.

A l'heure de la Libération. Simplement ils sauront qu'au long des jours de leur peine leurs camarades des forces armées perpétuaient de leurs voix libres leur grand souvenir.

P.A.L.

Publié par
LA FOURRAGERE BLANCHE
P.O. Box
244
LONDON
E.C.1



Prix 3/-

SILK & TERRY LTD., PRINTERS
BIRMINGHAM, ENGLAND.